

# Bilan d'étape

Prix spécial du Jury 15ème concours de la nouvelle – ville d'Issy-les-Moulineaux

Depuis ce matin, je ne reconnais plus mon fils. J'ai eu un bébé joufflu avec de l'érythème, un préadolescent boutonneux qui jouait au football le samedi matin. J'ai maintenant un âne planté devant une PlayStation : un grand dégingandé, l'air snob, le bronzage outrancier, le rire déplacé, avec des yeux de trader à la clôture de Wall-street. Comment mes spermatozoïdes ont-ils pu fabriquer ça ?

Suis-je devenu un vieux con sans m'en rendre compte ou ai-je engendré un jeune con sans le faire exprès ?

De mon temps le pouce servait à faire du stop, maintenant il sert à envoyer des SMS. De mon temps on s'écrivait des mots doux, maintenant ils tchattent sur des forums. Devant les yeux, mon fils Régis a une fausse mèche rebelle qu'il travaille subtilement au gel. Il écoute de l'électro-techno, enfin un truc dans ce goût-là. Son Ipod et ses micro-écouteurs limitent les discussions familiales. Le silence, c'est réservé aux vieux et à ceux qui pensent. Ca fait longtemps que je ne pense plus. Je survis... en silence.

Si je vous dis que je m'appelle Joël et que j'ai 45 ans, ça fait un peu présentation aux alcooliques anonymes, non ? Pour être honnête, je vais en avoir 46 dans deux jours. Je pense que l'avachi bronzé aux micro-écouteurs oubliera mon anniversaire. Ce matin, tout m'a paru clair, je les ai vu tels qu'ils sont. Béatrice, ma femme, celle que j'ai épousée il y a vingt ans est toujours blonde, de ce faux blond méché à 90 euros mensuel. Elle porte des ensembles copies de Chanel et des ongles en gel sur capsules. Même son sourire a été relooké : moins carnassier, plus mondain. Elle court les cocktails où je ne peux être invité. On ne mélange pas les responsables marketing automobile et les designers de mode. La voiture, c'est anti Nicolas Hulot, ça troue la couche d'ozone et asphyxie les pandas. Régis, l'ex bébé joufflu, l'ado de 16 ans en crise, ne cesse de me le répéter. Je suis persona non grata aux soirées VIP de ma femme et interdit de séjour dans mon salon quand mon fils reçoit ses potes. Il y a de quoi devenir paranoïaque.

Où que l'on aille, à midi, le soir, la semaine ou le week-end, à la fin du repas, nos amis étalent leur album de mariage : les éternels amoureux s'embrassant sur les perrons, se protégeant sous le riz, se tenant la main au milieu des fleurs, en groupe, en couple, en famille. Je ne sais pas si vous avez remarqué mais souvent les mariées sont moches. Elles sont boudinées dans une meringue ridicule et sourient de toutes leurs dents au photographe à 1000 euros la journée. Elles ont des enfants d'honneur qui s'emmerdent dans leur tenues

cintrées et immaculées. Les dents sont trop blanches, les pommettes trop rouges, les chignons trop lisses. Avec Béatrice, nous ne faisons pas exception. Ce jour là, ils étaient tous heureux pour nous, j'étais heureux pour eux. Béatrice avait les lèvres roses ourlées de fuchsia, de faux cheveux longs entortillées sur une branche d'arbre, elle avait vu ça dans " Votre mariage ". A la sortie de l'église, j'ai cru que les colombes, lâchées pour l'occasion, allaient nous chier dessus. Elles sont parties picorer plus loin ; les bienheureuses, elles n'ont pas eu droit aux serrages de mains et aux bisous fard à joues – fond de teint. Je portais un costume trois pièces. « Ce qui protège du chaud, protège du froid » avait dit le vendeur. Pourquoi sommes-nous si enclins à croire les vérités premières dignes de Bouvard et Pécuchet ? J'avais sué toute la journée et m'étais épongé le front avec un mouchoir, un geste que je souhaitais élégant. Entre deux sourires chevalins, propres aux cérémonies, j'avais eu droit aux gros yeux de ma douce. Le masque des gros yeux est resté collé ces dernières années. Ils se sont assombris ses yeux. La moue était boudeuse, elle est devenue dédaigneuse. J'étais le messie, je suis un poids. L'album photo de ce 3 juin 1987 est réussi. On a aussi un beau cadre dans le salon. A l'époque je n'avais pas ce sillon sur le front. Un mauvais pli qui ne veut pas se laisser repasser, j'ai peur du scalpel et j'hésite devant le botox. Béatrice s'est fait remonter les seins l'été dernier au soleil de Tunisie. Ce ne sont plus les seins de ma femme mais ceux d'une star de magazine modélisés par un chirurgien. Elle

les montre à ses amies en cuisine et étale les factures. Ils sont froids, impersonnels ; c'est un faire-valoir qui m'est inaccessible.

Si je disparaissais, je ne suis pas bien sûr que la blonde peroxydée qui me sert de femme et l'ado à la mèche gélifiée s'en rendraient compte. Elle continuerait à montrer ses deux pommes en silicone, ajusterait les plis des rideaux et se brosserait la langue avant d'aller se coucher. Je pourrais me pendre au milieu du salon, devant la télé, rien que pour les faire chier. Régis prendrait peut-être le temps de parler à un mort. Ça lui ferait un truc gore à raconter à ses copains. Béatrice pleurerait. Le rôle de la veuve éplorée, bon plan pour le amis mais pas pour le rimmel, avec son maquillage permanent elle s'en sortirait à merveille.

J'ai quand même de la chance, ma femme est belle – un peu forte mais belle. On me dit "pas mal". Bientôt je serai "bien conservé". Les lycéennes me font des yeux de biche. Mon assistante se maquille trop et rougit quand mes yeux accrochent son décolleté. C'est Jean-Xavier, mon collaborateur, qui me l'a fait remarquer. Celui là, une caricature d'antihéros sorti d'un film français, bon père de famille, abonné à La Croix, qui se tape tout ce qui porte une jupe et a moins de 50 ans. Il a les honneurs du bureau, je passe pour un rabat-joie. Je lis le Canard Enchaîné mais mes blagues tombent à plat. Il paraît qu'à la machine à café on me traite d'intello. C'est vrai qu'un jour j'ai laissé traîner Le Monde entre deux parapheurs. Là bas, je commence à faire partie des meubles. On me salue

car j'assiste au comité de direction. On chuchote sur ma carrière, les délocalisations, mon âge canonique pour retrouver du travail. Dans une conversation de salon, on pourrait dire que mes cheveux sont poivre et sel. Moi, je me trouve gris. J'ai bien essayé de mettre une cravate rose mais entre les «T'es sûr que tu veux mettre celle là ?» de Béatrice et le «Ça fait tapette » de Régis, j'ai remis la cravate noire à rayures grises.

Il y a des soirs où pour s'endormir on se raconte des histoires. Ce ne sont plus des histoires de monstres ou de supers pouvoirs, ce sont des hypothèses d'endormissement de ce qu'on aurait pu être. Je m'endors souvent avec Marco. Il est navigant sur un cargo. Achète-t-il du rhum en Martinique, des jouets à Hong-Kong, profite-t-il des aurores boréales quand il est de quart la nuit au large du Canada ? Il était petit, à la limite du rachitique. Une teigne karatéka. Fermé comme une huître sans perle, baroque sans être provocateur. C'était mon meilleur pote, celui des années ados : des boutons qu'on perce sans désinfecter, des filles qu'on regarde en maudissant son appareil dentaire. C'était avant le SIDA et après les barricades libertaires. Marco, c'était mon Amérique à moi comme chantait l'autre. L'adolescence rend l'amitié magique, c'est un soleil sans ombre pour lequel on se damnerait.

Je l'ai perdu de vue après HEC et mon mariage. J'avais trouvé un autre soleil. Chef mécano, il embarquait, débarquait, parlait peu ou parlait machines. Je répondais stratégie, évaluation des performances, retour de l'ordre moral, mariage et crédit immobilier. D'appels téléphoniques en cartes postales

laconiques, il disparut. J'ai enfoui ma part rebelle dans les services en porcelaine soixante douze pièces, les rideaux assortis aux plantes vertes, le traitement des haies et les poubelles à sortir. Je l'imaginai libre sur des bateaux à la Christophe Colomb. C'est un souvenir bouée de sauvetage. Il a du devenir celui que je n'ai pas su être. Régis est né. Béatrice a gardé quelques kilos. Marco ne se serait pas laissé déborder par la routine, le banal. Le quotidien couches-culottes, tototes, grande fatigue et libido en berne. Marco, il a sûrement une fille dans chaque port. Je m'abrite derrière la morale. Je n'ose pas draguer, je n'ai même pas le courage d'avoir une maîtresse. Marco, il saurait botter le cul de Régis, couper sa mèche en gel, et lui dévisser l'Ipod des tympans. J'ai bien essayé, mais Régis m'a sorti le code civil, a cité le défenseur des enfants, m'a menacé de prison, de castration chimique et d'appeler le juge Burgeaud.

Marco s'est sûrement marié. A-t-il su rendre sa femme heureuse ? Ma Béatrice se couche tard avec une chemise de nuit bien chaude et Télérama. C'est jamais le bon moment, pour rien. Elle s'épuise à tout faire, surtout à me le faire savoir.

Pourtant, ma Béatrice, je l'ai aimé. Et mon Régis... Comme tous les papas, la première journée à la maternité avec cette crevette rose dans les bras a été le plus beau jour de ma vie. A croire que ma vie est une suite de clichés. Le bon élève, le bon pote, le beau mariage, le beau fils et le cliché du "comment on a pu en arriver là ?" qui fait les pages psys des magazines féminins.

Un jour, on parlera de notre conseiller conjugal entre la poire et le fromage dominicaux, entre deux feuilletages d'albums de mariage dégoulinant de bons souvenirs. Un jour, je m'arrêterai dans le bois de Boulogne prétextant une réunion de dernière minute. Un jour, j'inviterai mon assistante à déjeuner. Un jour... Je ne veux pas en arriver là.

Je vais les quitter - Pour aller où ?

Je vais leur parler - Pour qu'ils me traitent de fou ?

Je vais les tuer – Pour finir en prison ? Comprenez-moi, Monsieur le juge, je ne supportais plus son blond peroxydé, ses seins rematelés, la mèche rebelle gélifiée, les SMS, les conversations des amies "tendance" qui vous serrent la main avec trois doigts en regardant fixement à côté de vos chaussures. Devant un jury d'assises, ça ne passera jamais. Je n'ai pas été violé dans mon enfance, je ne suis pas toxicomane, pas RMIste, je n'habite pas en banlieue.

J'aurais voulu être un Dieu pour mon fils. Admire-t-on un cadre sup gris qui tremble à l'idée de délocalisation ?

J'aurais voulu être un roc, le pilier de la famille. Aime-t-on un homme plongé chaque soir dans les sudokus du Monde et qui n'entend rien à la décoration intérieure ? Je n'entends rien non plus à la décoration extérieure, je suis un piètre jardinier. Il paraît que je ne sais pas écouter, pas donner. Je ne bois pas. Je ne fume pas. J'écoute les informations, je décroche des marchés. Il paraît que je suis ennuyeux.

J'aurais voulu être moi-même, être flamboyant et adulé. A 15 ans, j'écrivais des vers, depuis, j'aligne des chiffres. Il leur en faut du courage pour me supporter, pour aimer mon gris et savoir qu'il n'y a rien derrière. Saurai-je rebâtir ailleurs ? Rebâtir quoi et avec qui ? Qui voudrait d'un homme de 45 ans avec pour seul charme le ressenti vague de tout ce qu'il n'a pas su être. J'ai la chance d'avoir une femme encore belle et un fils intégré dans le monde d'aujourd'hui ; pourtant je désespère. Suis-je dépressif ?

Ce matin, je nous vois tous tels que nous sommes. Une sorte de solde de tous comptes. C'est un de ces matins où l'existence devient tangible – un trou béant dans notre vie de routines.

Dimanche prochain, nous irons dîner chez de nouveaux amis et nous feuilleterons leur album de mariage, Béatrice parlera de son chirurgien plastique et ils envieront notre bonheur.

Je vais être en retard. Dès que j'ai fini de me raser, je mets ma cravate noire à fines rayures grises.

©Léa Antony